

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 3. Chapitre VI

Dent pour dent ! Les circonstances me permettaient de me venger sans souffrir, mieux que sans souffrir, en gagnant au change. Maria ! ... Vazquez ! ... La tête qu'ils allaient faire lorsqu'ils sauraient que, conquérant une des plus jolies femmes de Buenos Aires, je conquérais en même temps une fortune qui me mettait hors de toute comparaison : Maurice Gomez Herrera, une grande famille, un grand talent, une grande fortune, tout ! Oh, circonstances, mes amies ! oh, saint opportunisme, oh, fatalité propice, qui mène par la main les élus de ton caprice vers tous les triomphes et tous les sommets ! ... Et la vengeance! ...

Cependant, le lendemain m'apporta un mouvement de mauvaise humeur. Il était onze heures lorsque mon valet de pied osa me réveiller par une série de petits coups discrets frappés à la porte de ma chambre à coucher.

- *Une dame vous attend dans le salon ...*
- *Imbécile ! ne t'ai-je pas ordonné de me laisser dormir ?*
- *Il est onze heures, monsieur, et don Mario m'a dit que je pouvais vous réveiller.*
- *Ah, bien ! Qui est-ce ?*
- *Une dame. Elle n'a pas dit son nom.*

Je passai ma robe de chambre par-dessus mon pyjama et me dirigeai avec sérénité vers le salon.

Qui est-ce ? Je ne la connais pas. Une allure distinguée, des yeux noirs et sévères, un costume d'une coupe élégante, un chapeau d'une grande modiste, pas un bijou, rien qui puisse choquer le goût le plus raffiné.

- *Madame ... vous m'excuserez ; mais, pour ne pas vous faire attendre ... A qui ai-je l'honneur ? ...*

En me voyant entrer, elle s'était levée, l'air déconcerté, comme si elle n'attendait que ma présence pour s'en aller.

- *J'ai hésité beaucoup avant de venir – murmura-t-elle –, et je vois maintenant que j'avais raison d'hésiter, puisque vous ne me reconnaissez même pas.*

Le zézaiement me la révéla.

- *Thérèse ! – m'écriai-je, tout étourdi, sans pouvoir faire un mouvement, ni ajouter un mot.*

- *Oui, Thérèse Rivas ... Il était de mon devoir de vous parler, ne serait-ce qu'une fois, Maurice, et c'est pour cela que je viens. Il y a un être qui va devenir un homme, mon fils, qui a le droit de me demander qui est son*

père... Il s'appelle Maurice Rivas, et c'est un jeune homme intelligent et travailleur, et plus noble ...

Je me taisais. Thérèse s'interrompit, pour continuer ensuite, avec effort, émue jusqu'aux larmes :

- *Cet enfant, ce jeune homme, est à l'abri du besoin ; il a reçu une excellente éducation, parce que sa mère n'est plus une campagnarde grossière et ignorante, et il peut entreprendre n'importe quelle carrière, aspirer à n'importe quelle situation ... si la société ne lui ferme pas ses portes ... Cet enfant n'a pas de père.*

J'étais sur des épines. Cette scène inattendue, d'un romantisme échevelé, me mettait hors de moi. L'envie me venait de prendre cette femme par la taille et de la déposer à la porte de la rue sans cérémonie. Caramba ! Quel pendant à la comédie idiote chez Rozsahegy !

- *Cet enfant n'a pas de père – continuait Thérèse en balbutiant – et cette lacune le fera se heurter à de très graves difficultés, bien qu'il soit relativement riche, car, quoique l'on en dise, dans notre pays l'argent ne fait pas encore tout. C'est pourquoi, comme vous, Maurice, êtes ... son ami le plus*

proche, je suis venue vous demander – oh, sans autre intention, sans aucune exigence ! –, Maurice, que pouvez-vous faire pour ce pauvre petit ?

Comment résoudre cette péripétie, comme l'appellerait un dramaturge ? Je regardai les murs, les portes, j'invoquai la foudre, la présence de n'importe qui, ami ou ennemi, je pensai au suicide même, tout me semblant préférable à cette situation terrible dans ce qu'elle avait d'inattendu, d'imprévu ...

Oh ! destin ! fatalité ! Pourquoi les circonstances de la vie se groupent-elles, à un moment donné, formant ce que les romanciers appellent un nœud ? Maria, Eulalia, Thérèse maintenant ! Tout d'un seul coup ! Ou tout cela existait avant et le *noeud* n'est qu'une vision plus aiguë et plus synthétique de ce qui doit arriver, et de ce qui s'est toujours noué ? Par les clous du Christ ! Comment résoudre cette maudite péripétie sans m'abaisser d'une façon indigne ? Je me laissai tout simplement aller à mon instinct de conservation.

- *Ayez confiance ... Asseyez-vous ... Parlons – dis-je.*

Elle s'assit, automatiquement.

- *Ce doit être un homme accompli ... et*

un bon garçon, eh ... Comment s'appelle-t-il ?

- *Je vous l'ai déjà dit ... Maurice ... Maurice, comme son père.*

Et, ensuite, baissant tête et bras vers le sol, comme au comble de la désolation, j'ajoutai :

- *Tu peux ... vous pouvez être sûre, madame, que cet enfant aura toujours en moi le plus résolu, le plus dévoué des protecteurs et des amis ... Il sera pour moi ... comme un fils adoptif ... Oh, Thérèse ! ... Et tu peux ... et vous pouvez l'avoir mis en doute ?*
- *Il ne s'agit pas de cela, Maurice – dit-elle douloureuse –. La seule chose dont l'enfant ait besoin, c'est d'un nom légitime. Oh! ne vous épouvantez pas! Vous vous trompez fort si vous vous croyez dans une situation sans issue ou, pour le moins, difficile à résoudre ! Rien de plus facile, au contraire ! Cette pauvre Thérèse Rivas, de Los Sunchos, si ingénue, est devenue la femme expérimentée que Maurice Gomez Herrera l'invita à devenir afin qu'elle fût digne de lui. Revenue de son erreur, elle ne demande rien pour elle, mais elle a*

un fils et elle vient vous demander Maurice, qu'allez-vous faire pour ce malheureux ? ... Rien ? ... Rien ? ...

Je restai silencieux, atterré. Elle se tut, aussi, une dernière minute, impassible, me regardant avec ses yeux olympiques de tendresse.

- *Ce n'est pas une tentative de chantage, Maurice, ni un accès de sentimentalisme malsain. J'y ai pensé depuis longtemps et, croyant que c'était mon devoir strict, et me rappelant vos promesses, j'ai voulu, pour une première et dernière fois, vous mettre en face de votre devoir, sans vous imposer de l'accomplir. Je puis le faire maintenant, alors qu'il en est encore temps, alors que l'enfant n'est pas encore entré pleinement dans la vie ... mais je ne réclame ni n'impose rien ...*
- *Je ne sais comment ... – murmurai-je, en me donnant des airs irrités.*
- *Elle est vraie, alors, la rumeur qui est venue jusqu'à moi, que vous vous mariez avec Maria Blanco ?*
- *Avec Maria Blanco ? Non !*
- *Peu importe ... Ce sera avec elle ou avec une autre, ou pas du tout ... Ce que j'avais à faire est fait ... Je ne*

puis pas vous supplier, ni pleurer ... Vous pouvez supposer toutes les supplications que j'ai formulées, toutes les larmes que j'ai versées pendant ces années, si longues ... interminables ... Mais je comprends que mon attitude vous surprenne et vous blesse ... Ne me répondez pas pour le moment, ne ... Moi aussi, j'ai eu besoin de réfléchir avant de faire cette démarche ... Voici mon adresse ... Parlez à votre conscience, elle vous, dira ... Et j'attendrai votre parole, qu'elle vienne ou non ... Adieu, Maurice ...

Elle laissa sa carte sur un meuble, fit un mouvement comme pour s'approcher de moi, mais se retint et, très digne, sortit pas à pas du salon.

Je regardais, pétrifié, s'éloigner pour toujours la nouvelle Thérèse, et je pensais :

– Il semble impossible que de ceci soit sorti cela ! Si l'on m'avait dit que la candide et vulgaire Thérèse ... Décidément, ce pays est un grand pays ! ...

Mais je revins tout de suite au sentiment de la situation. J'avais été ridicule et d'une pauvreté incroyable de

ressources. Ne rien trouver, rien, rien, à lui répondre ! N'atteindre qu'une irritation absurde, une colère terrible, sournoise, que seule avait pu dominer ce qu'on appelle l'éducation, et qui n'est qu'une auto-domestication de la bête ! ... Et elle qui ne m'avait pas donné le plus minime prétexte à l'éclatement salvateur qui aurait converti en tragédie, ou peut-être en drame, cette scène profondément ridicule ! ...

- *Manuel ! Manuel ! Manuel !*

Epouvanté, le galicien montra sa tête à la porte du salon.

- *Tu as fait mes valises ?*

- *Pas encore, monsieur ... Le déjeuner ...*

- *Imbécile, idiot ! Ne t'ai-je pas dit de faire mes valises ?*

Il disparut à temps, car mon coup de pied lui renvoyait la porte sur les épaules. Et, énervé par cet effort dément et inutile, je m'assis, sur un sofa, me mordant les poings, me relevai, déchirai la carte, sans la lire, courus comme un fou tout autour de la pièce, donnant des coups de poing sur les meubles et, brusquement, me calmai. Je me mis à rire et allai m'habiller, complètement calme, répétant un proverbe que don Fernando Gomez

Herrera, Monsieur mon père, avait l'habitude de dire souvent : « *Ce qui n'a pas de remède est remédié* ».

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>